

nous étaiens garantis, nous serions loyaux jusque dans la moële des os. Nous ne demandons rien autre chose que les droits qu'accorde la constitution ; nous ne voulons point de liberté plus grande. Mi-lord Stanley, pardonnez si je vous prends par la boutouinière ; c'est pour vous donner un petit conseil : écoutez la voix d'un petit journal impudique selon l'Aurore, et peut-être vous vous en trouverez bien. Si vous connaissez l'histoire vous savez que lors de 1812, on ne comptait pas dans le pays le quart des Anglais qui y sont maintenant. Alors tout allait à merveille. On se battait comme des perdus pour ajouter à la gloire des armes anglaises, et nous étions loyaux, braves et contents. Aujourd'hui que le Canada foisonne de gueux importés tout va à la rebours du bon sens, ce n'est que chicane, rous et mauvaise humeur. Quelle est la cause de ce changement ? me demandez-vous. Elle est facile à comprendre : elle est due à ces gueux importés ; à ces individus qui ne peuvent vivre chez eux et qui viennent mettre le diable aux vaches ici. Ce sont eux qui causent tous nos troubles que l'on ne connaissait pas il y a vingt ans, parcequ'alors on ne connaissait pas de tories émigrés. A mesure que leur nombre s'est augmenté la discorde s'est témoignée. Etes-vous satisfait sur cette explication ? Si vous ne me comprenez point, vous êtes à plaindre, et je ne suis point surpris que vous vous soyez enfoncé dans l'administration du pays. Si au contraire vous voyez ce que je veux vous faire voir, portez y prompt remède : abaissez les gueux importés ; chassez-les des emplois publics ; introduisez des braves Canadiens dans vos bureaux et l'affaire ira miraculeusement. S'ils se rebiffent et font la tête dure, pour le coup, vous aurez des volontaires à force pour voler à votre aide. On veut être gouvernés par l'Angleterre et non par ses gueux.... pardon, milord, je ne veux pas vous insulter voyons, faites le bon garçon, partagez le pouvoir entre nous et nos confrères émigrés en proportion des nos nombres et je vous parie que vous perdrez bientôt toute idée de nous envoyer au diable.

Les Forges de St. Maurice et celles de la Ruelle St. Amable.

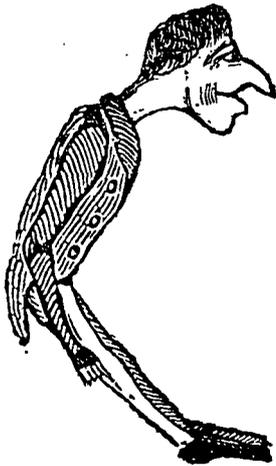
Etes-vous d'une tournure philosophique de caractère ? quand vous voyez quelque chose, vous mettez-vous aussitôt à en chercher la cause ? Si non, vous perdez beaucoup d'amusement qui ne coûte pas un sou et qui vous ferait rire votre soul. Vous qui êtes ainsi tournés, ne pouvez-vous pas appuyer sur ce que je dis ?... Mais c'est folie que d'en appeler à ces gens ! Je vous donne maintenant un échantillon de cette récréation.

Après avoir lu les treize lettres de M. Barthe à M. Barthe, ses maintes correspondances et ses communications à propos des £25 du Capt. St. Louis, j'eus une

idée qui me portait à croire que M. Barthe pourrait bien forger. J'étais encore incertain sur le jugement que j'allais prononcer, lorsque l'art de découvrir la cause des choses vint à mon aide. Je raisonnai comme suit :—

1. Il y a des forges dans le district des Trois-Rivières.
 2. M. Barthe a honoré ce district en le faisant le lieu de sa naissance ;
 3. Les philosophes prétendent que le climat à certains effets sur l'homme ;
 4. M. Barthe est sujet à ces effets, quoiqu'il ne possède que les effets de M. Viger ;
 5. On retient toujours les goûts du pays où l'on naquit ;
 6. M. Barthe a donc apporté les siens dans la Ruelle St. Amable ;
 7. Les goûts des Tri-Fluviens sont décidément pour les forges ;
 8. M. Barthe possède donc un amour pour ces espèce de choses ;
 9. On aime toujours à perpétuer en pays étranger les établissements de son lieu natal ;
 10. M. Barthe a donc voulu perpétuer les forges à Montréal ;
- ERGO.—M. Barthe forge des lettres à plaisir et en aucune quantité—

Les chercheurs de Places.

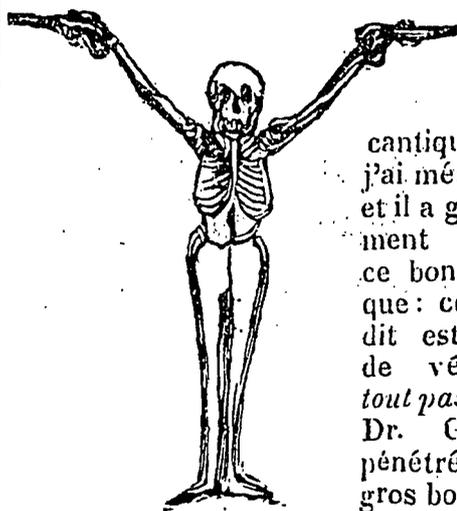


COMMENT trouvez-vous le compliment que le Transcript faisait l'autre jour à ces amis, les tories ! Il leur disait franc et net qu'ils courraient plus après les places que les canadiens et qu'il bâdraient les ministres à leur en briser le crâne, dont, Dieu sait !

quelques un l'ont déjà passablement endommagé. Il allait jusqu'à dire que nous avions trop d'indifférence que nous devrions en faire autant que les tories ! Bon conseil que celui-là ! Il voudrait bien nous voir présenter des pétitions à l'instar de ses amis mendiants.

Parceque son parti a la poche sur le dos il voudrait que l'on en fit autant. Jamais je n'aurais cru qu'un admirateur de la monarchie, un tory, aurait émané un principe qui parle si fort en faveur de l'égalité. Ma foi, si les journaux anglais continuent de ce train, on verra une république tory.... après que tous les Canadiens auront succombé ! Mais, le motif qui fait ainsi parler l'homme du Transcript n'est pas à méprendre : il voit que ses partisans seuls se vautrent dans la fange pour obtenir des situations sous le gouvernement ; qu'eux seuls se montrent avides de s'emparer des deniers

publics de quelque manière que ce soit qu'eux seuls ne savent travailler en honnêtes gens ; qu'eux seuls sont dépendants du pouvoir. Enfin il rougit de les voir seuls solliciter des recommandations à droite et à gauche, quand brave Jean Baptiste se tient à sa charue et mange un pain qui lui est doux parcequ'il l'a gagné honnêtement. Il est jaloux de notre indépendance quoique nous soyons peu fortunés ; il voudrait nous voir ramper de niveau avec nos ennemis. N'est-ce donc point du désintéressement ? Il veut que nous partagions les deniers publics, direz-vous. Du désintéressement ! Il sait bien que que jamais nous obtiendrions un grand nombre de places ; que ses amis conserveraient toujours un pied sur nous, et que le gouvernement ne nous donnerait que peu d'emplois de petite conséquence pour nous induire à nous abaisser. O, ils sont fins et bêtes en même temps, ces tories ! soyez sur vos gardes, canadiens.



OUT
passe!
dit un
certain

cantique : dont j'ai mémoire ; et il a grandement raison ce bon cantique : ce qu'il dit est farci de vérité... tout passe ! Le Dr. Guérin, pénétré du gros bon sens que contient

ce peu de mots, voulut m'en instruire par l'expérience. Il vint donc pour me faire passer ; cependant il passa lui-même. Je lui fis ce qu'il désirait me faire. Je n'aime jamais à être devancé par qui que ce soit dans le paiement de mes dettes, je m'en acquitte en conséquence presque sur-le-champ si la chose est possible. Dans cette occasion ce sentiment inné chez moi me porta à ne pas laisser passer le savant docteur les mains vides ; il partit les ayant pleines de plus qu'il ne pouvait porter. Toujours s'est-il trouvé dans une très-mauvaise passe. Je crains cependant que le Dr. ne devienne vaillant malgré lui et ne m'envoie en conséquence un cartel. On verra !

Le Revc-errant Ryerson.

Quand un ministre de l'Evangile fricasse là les saintes Ecritures et se met du plat des ministres politiques du jour il faut en convenir que nous en sommes venus à une fort belle passe. Le saint homme, non tout-à-fait sain d'esprit, trouve qu'il est plus profitable ici bas de se dévouer à la politique qu'à la dévotion et aux écrits sur les affaires publiques